

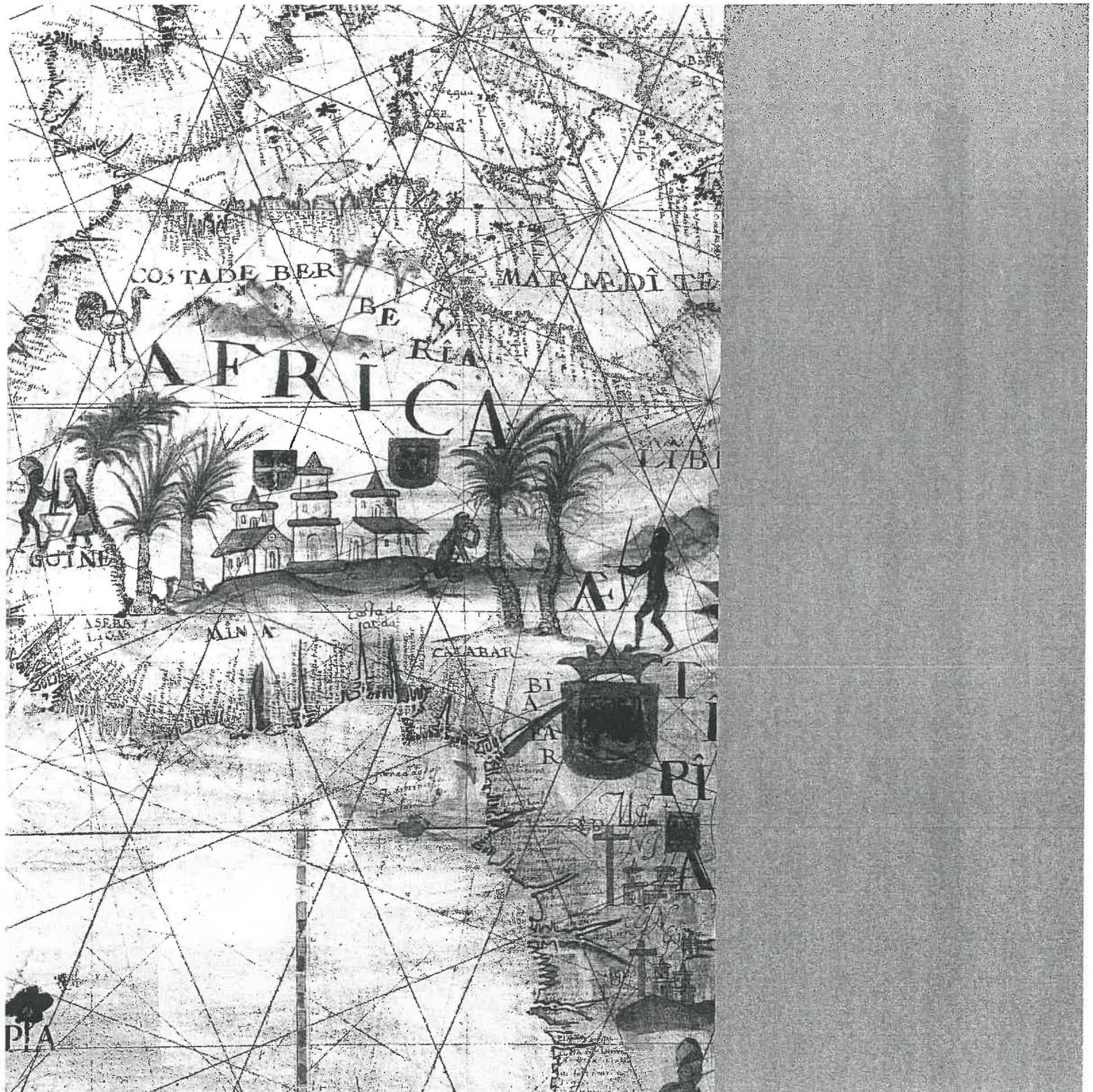
Du Nord au Sud du Sahara

Cinquante ans d'archéologie française

Acculturation et message Dorc

T. Picon

- 1994 -



Du Nord au Sud du Sahara

Cinquante ans d'archéologie française en Afrique de l'Ouest et au Maghreb

Bilan et perspectives

Éditeurs scientifiques

André BAZZANA
Hamady BOCOUM

Éditions SÉPIA
Paris - 2004



Acculturation et métissage. Techniques, échanges dans la céramique ancienne et traditionnelle du Maroc

*Technical Acculturation, Hybridization and Exchange in the Ancient
and Traditional Ceramics of Morocco*

Maurice PICON*

Les recherches ethnoarchéologiques effectuées sur les céramiques traditionnelles ont été marquées par des évolutions profondes. On peut y relever deux transformations majeures. L'une concerne les enquêtes sur le terrain et leur extension géographique ; limitées initialement à un centre de production, elles finirent par s'étendre à toute une région, permettant ainsi de relativiser les observations. L'autre, la plus importante, visait à comprendre les phénomènes observés, et à ne plus se contenter de les décrire. Car seule une compréhension en profondeur des phénomènes techniques, économiques et sociaux, liés à la production céramique, permet d'expliquer les situations artisanales actuelles et anciennes. Différents exemples de ces exigences sont donnés ici, qui concernent la production modelée du Rif et les céramiques « tournées » du Haut Atlas ; ils intéressent plus particulièrement les relations qui existent entre les cuissons, les fours, les argiles, les produits et le type d'atelier. Enfin, on montre tout le bénéfice que les études sur la commercialisation peuvent tirer des données ethnographiques. L'exemple choisi est celui de l'origine des céramiques médiévales importées sur le site de Tegdaoust, l'ancienne Aoudaghost, en Mauritanie.



The ethnoarcheological research carried out on traditional ceramics has undergone profound changes. One can underline two major transformations, the first concerning investigations on the site and their geographical extension; initially limited to a production center, they eventually spread to an entire region, thus allowing for observations to be put in greater perspective. The second change is more important, resulting from a need to understand the phenomenon observed, and no longer content ourselves with mere descriptions. Only a deep understanding of the technical, economic and social phenomena associated with ceramic production will allow us to explain the craft industries as they are today, and were in ancient times. Different examples of these greater requirements are given here, and concern the modeled ceramic production of Rif and the "tourné", or "turned" ceramics from the highlands of the Upper Atlas. They are of particular relevance to the relationships that exist between the firings, kilns, clays, products and types of workshops. At length, we have shown the benefits that ethnographical data can bring to the study of commercial exchange. The case in point concerns the origin of medieval ceramics imported to the site of Tegdaoust, once known as Aoudaghost, in Mauritania.

* Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux, Laboratoire de céramologie.

Une part importante du travail qui a été effectué au Maroc par le Laboratoire de céramologie de Lyon (à l'époque UPR 7524 du CNRS - Centre de recherches archéologiques), en étroite collaboration avec l'INSAP de Rabat, relève de cette discipline aux contours incertains qu'on désigne sous le terme d'ethnoarchéologie. Contours incertains dans la mesure où l'on perçoit souvent mal ce qui la différencie de l'étude ethnographique traditionnelle, n'était la référence faite aux applications archéologiques. Mais il est clair que toute étude ethnographique relève aussi de l'ethnoarchéologie, et particulièrement lorsqu'il s'agit d'artisanat. Ce sont en effet les comparaisons proposées par les observations ethnographiques qui ont servi, dès l'origine des recherches archéologiques, à l'interprétation des vestiges découverts accidentellement ou en fouilles.

L'ethnoarchéologie des céramiques, origine et évolutions

Il ne sera question ici que de l'ethnoarchéologie des céramiques qui constitue, à elle seule, un sujet suffisamment vaste, et aux multiples ramifications, permettant d'illustrer quelques-unes des tendances actuelles de l'ethnoarchéologie, et les évolutions anciennes les plus importantes de cette discipline lorsque celle-ci ne se distinguait pas encore de l'ethnographie. Toutes ces recherches empruntèrent au départ la forme habituelle des études ethnographiques, celle des monographies locales. On eut ainsi de nombreuses monographies d'ateliers de potiers, souvent fort bien conçues, qui demeurent jusqu'à aujourd'hui – et plus que jamais avec l'effacement inéluctable de la céramique traditionnelle – une irremplaçable source de renseignements. Pour le Maghreb on peut citer, parmi d'autres, la monographie de A. Bel sur la céramique de Fès, celle de P. Lisse et A. Louis sur les potiers de Nabeul, ou celle de J.-L. Combès et A. Louis sur Djerba⁽²⁾. De nombreux articles, qu'on ne saurait recenser ici, ont utilisé la même forme d'expression, celle des monographies d'ateliers.

Assez rapidement, le besoin d'études ayant un champ géographique moins limité que celui de l'atelier ou du centre de production s'est fait sentir. Ainsi se mirent en place des recherches qui concernaient la poterie traditionnelle d'une région, voire d'un pays, parmi lesquelles il faut citer, dès les années 30, le travail précurseur d'Adda Ricard sur le Maroc, demeuré malheureusement inédit, mais dont André Bazzana prépare la publication partielle. Dans la même perspective

d'extension du champ géographique, on doit citer la thèse d'Hélène Balfet, inédite elle-aussi⁽³⁾. Vinrent ensuite les enquêtes de l'équipe allemande sous la direction de Rüdiger Vossen et Wilhelm Ebert qui témoignent d'une volonté d'exhaustivité, visitant plus de 400 ateliers ou centres de production marocains⁽⁴⁾. D'autres enquêtes, plus détaillées, ont concerné quelques productions particulières du Maghreb, les céramiques modelées par exemple, comme c'est le cas des travaux actuellement en cours dans le Rif⁽⁵⁾, sous la direction d'André Bazzana, ou de ceux qui ont été effectués en Tunisie par Véronique Fayolle⁽⁶⁾.

L'extension spatiale des recherches sur la céramique traditionnelle, extension qui n'allait pas concerner le seul Maghreb, présentait, par rapport aux monographies d'ateliers, des avantages appréciables. Elle permettait notamment de s'affranchir des inconvénients résultant d'observations ponctuelles, souvent anecdotiques, au profit de phénomènes d'une portée plus générale, qu'il s'agisse des techniques, des formes et des décors, ainsi que des caractéristiques économiques et sociales de la production et de la consommation. Mais ces travaux, qui demeuraient plus descriptifs qu'explicatifs, s'avéraient peu utilisables quand on essayait de les confronter aux données archéologiques. C'est dire que les modèles fournis par les études ethnographiques restaient bien souvent difficiles à transposer à d'autres périodes et à d'autres lieux.

Cette question de la transposition à d'autres lieux ou époques des modèles issus de l'observation des ateliers de céramiques traditionnelles fut une préoccupation récurrente des travaux effectués dans le cadre du Laboratoire de céramologie de Lyon, au Maroc, en Afrique subsaharienne et dans divers pays européens. Très vite il fallut accepter l'idée que si l'on ne parvenait pas à comprendre des pans entiers de l'artisanat céramique de l'Antiquité et du Moyen Âge, c'est qu'on ne parvenait pas plus à comprendre les situations actuelles et subactuelles. Trop descriptives et insuffisamment explicatives, les études ethnographiques ne pouvaient apporter de réponses satisfaisantes aux interrogations majeures que soulevaient les céramiques traditionnelles et, *a fortiori*, les céramiques anciennes.

Ainsi aurait-il fallu comprendre, s'agissant par exemple des techniques employées dans les ateliers actuels, pourquoi telle pratique existe dans tel contexte artisanal et pas dans tel

(2) BEL, 1918 ; LISSE & LOUIS, 1956 ; COMBES & LOUIS, 1967.

(3) BALFET, 1977.

(4) VOSSEN & EBERT, 1986 ; VOSSEN, 1990.

(5) BAZZANA, EL HRAIKI & MONTMESSIN, 2003.

(6) FAYOLLE, 1992.

autre, avant de pouvoir espérer saisir les raisons de sa présence à telle époque et non à telle autre, en tel lieu et pas dans tel autre. Mais il fallait pour cela se résoudre à sortir du cadre uniquement descriptif de la plupart des études ethnographiques effectuées sur les céramiques traditionnelles. Il fallait en particulier renoncer aux modèles globaux utilisés jusqu'ici pour interpréter les productions anciennes, qui consistent à plaquer des situations artisanales récentes sur des situations anciennes. L'extrême complexité des contextes artisanaux ne permet pas d'utiliser les exemples fournis par l'observation ethnographique des ateliers traditionnels comme autant de modèles globaux, sans risquer de se méprendre sur l'interprétation à donner aux vestiges archéologiques. En revanche, si l'on parvient à comprendre les ressorts des situations artisanales actuelles, on sera nécessairement conduit à dégager des mécanismes explicatifs élémentaires dont les différentes combinaisons rendent compte des situations globales observées. Or ces mécanismes élémentaires valent pour toutes les époques et tous les sites, contrairement aux modèles globaux qui sont sous la dépendance étroite du temps et du lieu.

On peut résumer cette évolution de l'ethnoarchéologie des céramiques en soulignant la part moins importante dévolue actuellement aux aspects purement descriptifs, et l'émergence d'une volonté de compréhension plus marquée des phénomènes observés. Ces tendances sont particulièrement visibles dans les domaines où les aspects techniques sont prépondérants (7). Mais elles touchent aussi des secteurs de l'activité céramique moins marqués par les contraintes techniques, où les facteurs culturels peuvent, de ce fait, s'exercer plus librement (8).

Pour illustrer les concepts précédents qui demeurent encore peu familiers aux archéologues et, *a fortiori*, au grand public, on a choisi d'évoquer, aussi brièvement que possible, des exemples qui sont assez représentatifs des actions du Laboratoire de Lyon dans le domaine de l'ethnoarchéologie. Enfin on conclura par un type d'application qui pourrait sembler un peu marginal par rapport aux recherches précédentes, mais à tort. Il s'agit de l'étude des échanges et de la détermination de l'origine des céramiques. Le cas retenu sera celui des céramiques médiévales importées sur le site de Tegdaoust en Mauritanie.

Les céramiques modelées du Rif, au Maroc, et leur contexte technique

Les céramiques modelées du Rif sont bien connues des ethnologues et des archéologues car elles ont fait l'objet de très nombreuses publications ; elles ont en outre suscité un certain nombre d'hypothèses sur leur origine et leur signification, mais on ne saurait les évoquer ici (9). On s'intéressera plutôt à leurs caractéristiques techniques, et au modèle global, très largement répandu en archéologie, dont cette production devait fournir le prétexte. Puis on montrera, à titre d'exemple, qu'en étudiant les mécanismes élémentaires qui sont responsables des caractéristiques techniques observées, il se confirme que le modèle global généralement admis ne peut conduire qu'à des interprétations erronées des vestiges archéologiques, à cause, justement, de ce caractère globalisant.

Rif et Haut Atlas

Les caractéristiques majeures de la production céramique du Rif font l'objet d'un large consensus (10). On sait avoir affaire à une production féminine et domestique, où chaque femme produit elle-même les céramiques dont elle a besoin, cette situation étant à vrai dire celle qui dominait encore dans les premières décennies du XX^e siècle, alors qu'elle tend à disparaître, ou évolue vers des structures coopératives, pour des nécessités de survie (ici on se référera à la situation ancienne de type domestique). On sait encore avoir affaire à une fabrication en « tout culinaire », ce qui signifie qu'il n'est utilisé, par chaque femme, qu'un seul et même type de pâte, pour toute sa production, qu'il s'agisse de céramiques culinaires destinées à la cuisson des aliments, ou de céramiques ne servant que de simples conteneurs, comme les cruches. De même, il n'existe qu'un seul type de cuisson, à basse température, et presque toujours en aire, quelle que soit l'utilisation prévue pour ces différentes céramiques (fig. 1) ; le douar-potier de Farran Ali utilise cependant le four à pain pour la cuisson des poteries (fig. 2). Enfin, le modelage est le seul procédé de façonnage employé.

À ces caractéristiques on a coutume d'opposer les productions masculines, et, particulièrement celles qui sembleraient *a priori* les plus proches des précédentes,

(7) EL HRAIKI, 1989 ; PICON, 1995 et 1996 ; PICON & EL HRAIKI, 2002.

(8) GALLAY *et alii*, 1996 et 1998.

(9) CAMPS, 1987, p. 206-213.

(10) BALFET, 1977 ; EL HRAIKI, 1989 ; PICON, 1995 et 1996.



Figure 1. Ateliers de Karia Ba Mohammad, plaines et collines du nord-ouest du Maroc. Préparation d'une meule pour une cuisson ménagée en aire. Un peu de combustible sera ajouté sur la meule, en veillant à ce que la combustion soit très lente et que la température demeure peu élevée. Poterie à diffusion régionale utilisant, mais à bien plus grande échelle, les procédés employés pour la céramique domestique du Rif (cliché A. Desbat)



Figure 2. Atelier de Farran-Ali (Oued Laou), bordure méditerranéenne du Rif : fours à pain servant à la cuisson d'une production féminine modelée, à diffusion régionale. Potières regroupées en villages, dans une zone disposant d'argiles permettant des cuissons à températures plus élevées que dans le reste du Rif. Situation analogue à celle de la production masculine tournée des villages de potiers du Haut Atlas, et très différente de celle des productions domestiques du Rif

comme celles des nombreux ateliers du Haut Atlas, établis à proximité de la plaine ou Haouz de Marrakech. Car ce sont encore des productions en « tout culinaire ». Mais il ne s'agit plus de production domestique, mais de production d'ateliers, lesquels sont le plus souvent de type familial, et fréquemment regroupés en villages de potiers. Autres différences, on a affaire à des cuissons en four, à de rares exceptions près, et à des cuissons dont les températures sont nettement plus élevées que celles qui sont pratiquées dans le Rif. Enfin les céramiques ne sont plus modelées, mais tournées. C'est de ce contraste qu'est né le modèle global, largement véhiculé d'une production cuite en aire et à basse

température, qui serait d'essence féminine, et d'une production cuite en four et à température élevée, qui serait masculine. Et l'on a même prétendu expliquer cette dualité par une créativité moindre des femmes, alors qu'il s'agit de tout autre chose, évidemment.

Facteurs déterminants

Si l'on ne s'en tient pas aux apparences, celles qui ont conduit à l'adoption du modèle global précédent, mais qu'on pousse un peu plus loin l'analyse des situations rencontrées, on constate qu'on a négligé plusieurs facteurs. Le premier, et sans doute le plus important, c'est la structure sociale de la production, laquelle restreint considérablement, dans le Rif, la possibilité de choisir ses argiles, chaque femme étant contrainte de s'approvisionner en matières premières à proximité de son *douar*, que les argiles y soient de bonne ou de mauvaise qualité. Ainsi les poteries du Rif sont-elles faites le plus souvent avec des argiles calcaires, celles-ci étant particulièrement abondantes dans la région. Le second facteur c'est le caractère « tout culinaire » de la production qui exige que les céramiques puissent résister à une utilisation sur le feu, lors de la cuisson des aliments, puisqu'une partie d'entre elles ont effectivement cette fonction, et qu'elles ont toutes été faites avec la même pâte et cuites dans les mêmes conditions. Or les céramiques qui sont fabriquées avec des argiles calcaires ne résistent sur le feu que si elles ont été cuites à basse température. Cuites à plus haute température, leur pâte devenue trop rigide ne résiste pas aux différences de dilatation qui se produisent inévitablement lorsque la céramique est mise sur le feu (choc thermique).

En fin de compte c'est la dispersion des lieux de production, celle des *douars*, qui en empêchant de sélectionner les argiles, impose des cuissons à basse température, aux productions en « tout culinaire » du Rif. Dans le Haut Atlas ces contraintes n'existent pas, la structure sociale de la production étant différente, avec l'existence d'ateliers et de villages de potiers qui ont pu s'installer, ou se développer, là où existaient des argiles permettant à des productions en « tout culinaire » d'être cuites à plus haute température. Ce qui présente bien des avantages, et, notamment, une meilleure résistance mécanique permettant la réalisation de céramiques culinaires et de céramiques non culinaires, plus fines et plus légères, tout en conservant une bonne résistance aux chocs thermiques. Quant à la rareté des fours dans le Rif, elle découle simplement du caractère limité, temporaire et saisonnier de l'activité potière dans cette région, qui ne justifie pas d'installations permanentes. Et il en est de même pour les tours de potier.

On voit sur cet exemple que le modèle global, fondé sur l'opposition entre production féminine et production masculine, est non seulement superficiel, mais inexact. Seuls les mécanismes élémentaires que constituent la structure sociale de la production et la plus ou moins grande mobilité des implantations qu'elle autorise, le contexte géologique, les comportements des argiles et des céramiques, lors de leur cuisson et lors de leur utilisation, sont porteurs de signification. Et encore l'exemple choisi a-t-il été schématisé pour l'exposé.

Les céramiques tournées du Haut Atlas, au Maroc, et l'acculturation technique

Les questions d'acculturation technique sont de celles qui se posent régulièrement, chaque fois qu'on observe (ou suppose) que des évolutions et/ou des innovations techniques se sont produites dans l'artisanat céramique d'une région ou d'une société. Car il est rare qu'on puisse exclure le rôle des apports extérieurs dans ces transformations. Mais les schémas proposés pour expliquer comment des techniques, appartenant à des systèmes différents, se sont influencées, font référence le plus souvent à des modèles théoriques, et s'appuient rarement sur une analyse des faits un peu approfondie.

Retour sur le Rif

Un exemple particulièrement suggestif des blocages qui peuvent résulter de l'utilisation de modèles théoriques pour rendre compte des processus d'acculturation technique, concerne d'ailleurs les céramiques modelées du Rif, dont on vient de parler. Pour les disciples d'André Leroi-Gourhan, ces productions constituaient une anomalie, dans la mesure où il était admis qu'une technique peu évoluée, se trouvant au contact d'une autre qui l'était beaucoup plus, devait nécessairement disparaître au profit de la seconde. Or la production rifaine ne semblait pas avoir pâti du voisinage d'officines, encerclant son territoire depuis près d'un millénaire, et pratiquant à l'instar des ateliers de Belyounech, Ayn Karwach, Fès, Nakûr et autres, le tournage et des cuissons à température élevée, tandis que les céramiques du Rif perpétuaient des cuissons à basse température et le modelage. Ce manque de respect devant la théorie choquait et devait susciter des explications un peu extravagantes. Alors qu'on a vu les raisons, fort simples, s'opposant à ce que les céramiques en « tout culinaire » du Rif puissent être cuites à des températures plus élevées qu'elles n'étaient. Dans ces conditions l'acculturation technique des productions rifaines

était impossible, sauf modification radicale de la structure sociale de la production, opération qui se heurte toujours à de très fortes résistances.

Acculturation et métissage

En dehors du Rif, le Maroc présente de nombreux exemples d'acculturation et de métissage techniques, qui sont d'un grand intérêt pour l'étude des mécanismes en jeu, et pour leur application archéologique. Il s'agit, là encore, d'orientations qui ont tenu une large place dans les préoccupations du Laboratoire de céramologie de Lyon.

Dans le domaine des techniques, les termes d'acculturation et de métissage n'ont pas toujours une signification très précise. Toutefois on parle plus volontiers d'acculturation technique lorsqu'il s'agit d'emprunts qui se traduisent par des transformations profondes impliquant cohérence et progrès (ce qui n'est pas toujours aussi clair qu'on l'imaginerait). Le métissage, au contraire, est une expression que l'on réserve plutôt à des emprunts limités, dont la cohérence n'est pas nécessairement la caractéristique majeure. Mais en pratique les deux concepts se recouvrent plus ou moins. Au Maroc, l'origine première de ces phénomènes d'acculturation et de métissage réside dans les influences diverses qui se sont exercées sur la céramique locale : ibériques, romaines, islamiques, hispano-portugaises, etc. Mais il fallut aussi des circonstances favorables pour que ces influences extérieures soient en mesure de s'insérer dans le système technique préexistant, et de le modifier. Ce qui a pu se faire notamment à la faveur de mouvements de population ou de fortes sollicitations économiques. Toutefois, on manque trop souvent de l'épaisseur historique qui permettrait de suivre ces transformations et de justifier les interprétations suggérées par l'étude des céramiques traditionnelles. On est donc contraint, pour un certain nombre de régions du Maroc, de se limiter à des propositions, en attendant que le développement des recherches archéologiques permette de nouvelles avancées. Il est cependant nécessaire que de telles propositions soient faites, avant que les céramiques traditionnelles aient presque entièrement disparu, certes, mais parce qu'il s'agit aussi d'un des moteurs de la recherche.

On examinera ici le cas du Haut Atlas qui est justement l'une des régions où les données archéologiques sont particulièrement déficitaires. Et on laissera volontairement de côté d'autres régions, plus favorisées, comme le Maroc saharien où la confrontation des données ethnographiques et archéologiques apparaît dès à présent des plus fructueuses.

Cuissons ménagées ou vives

On s'intéressera d'abord aux structures de cuisson du Haut Atlas, qui sont de deux sortes : les aires et les fours. Les aires de cuisson peuvent ne pas comporter d'aménagements, c'est le cas général, ou ne posséder que des aménagements sommaires, par exemple de petits murets entourant une partie de la meule formée par les céramiques à cuire et le combustible. On rencontre aussi quelques aménagements plus complexes. Mais ce qu'il importe de souligner ici c'est qu'il existe, entre les cuissons en aire du Haut Atlas et celles du Rif, une différence essentielle. Les premières sont des cuissons vives, et les secondes des cuissons ménagées. Dans le Rif il est fait très attention à ce que le feu ne s'emballe pas, afin d'éviter que les températures atteintes ne soient trop élevées ; on s'est expliqué sur cette nécessité, à propos de la production en « tout culinaire » du Rif. En revanche il n'existe pas de restriction semblable dans le Haut Atlas, les argiles utilisées autorisant des cuissons à température plus élevée. On peut donc laisser le feu s'emballer, d'où l'expression de cuisson vive en aire, pour ce type de cuisson.

Les cuissons vives en aire présentent toutefois quelques difficultés de mise en œuvre. En effet, s'il n'existe pas d'inconvénient à ce que le feu s'emballe en fin de cuisson, il peut ne pas être souhaitable qu'il le fasse dès le début. On sait qu'une montée en température trop rapide en début de cuisson peut être très dommageable, et provoquer la destruction d'une grande partie de la charge. C'est pourquoi les potiers qui cuisent en four débutent par une phase dite de petit feu, durant laquelle le foyer est alimenté très lentement en combustible. Or, dans une cuisson vive en aire, qui nécessite plus de combustible qu'une cuisson ménagée, il n'est pas toujours possible d'empêcher la température de monter très rapidement. C'est pour cette raison que certains potiers du Haut Atlas qui pratiquent ce type de cuisson commencent par étaler leurs céramiques à cuire sur une portion de terrain où ils font brûler quelques herbes ou broussailles, afin de permettre aux céramiques de débuter leur cuisson avec la lenteur requise. Ce n'est qu'après cette opération préalable que les céramiques sont rassemblées en meule, avec le combustible nécessaire, et qu'a lieu la cuisson vive en aire, proprement dite.

Questions d'évolution

On a quelques raisons de penser que les cuissons vives en aire représentent, dans le Haut Atlas, le mode de production le plus ancien (fig. 3). Un des arguments à l'appui de cette hypothèse c'est la localisation des aires de cuisson et des fours. Les premières se retrouvent un peu partout, mais sont

pratiquement seules représentées dans les régions les plus reculées du Haut Atlas. Alors que les seconds montrent un regroupement marqué dans des zones de faible ou moyenne altitude, situées à proximité de la plaine de Marrakech qui constitue, avec la ville et les zones agricoles des contreforts du Haut Atlas, d'importants débouchés pour leur production. De là à penser que l'influence de la grande métropole du Sud marocain pourrait être à l'origine des cuissons en four du Haut Atlas, il n'y a qu'un pas. Mais on se refuserait à le franchir, même à titre d'hypothèse, si les fours du Haut Atlas, et surtout les cuissons qui s'y pratiquent, ne présentaient pas certaines particularités surprenantes qui rapprochent ces fours des aires de cuisson plus que des vrais fours. Au point d'ailleurs qu'il semblerait plus juste de parler à leur propos de pseudo-fours.

Fours du Haut Atlas

Les fours (ou pseudo-fours) dont nous parlons ici seraient d'un modèle assez banal, n'était la très faible hauteur de la chambre de cuisson, qui évoque les aménagements des aires de cuisson évoquées précédemment (fig. 4). Quant à la charge, elle dépasse largement le couronnement du four ce qui la fait ressembler aux meules des cuissons en aire. Enfin la mise en place du combustible est très particulière et n'a rien à voir avec ce qui se pratique habituellement dans les fours. Le combustible, généralement sous forme de bûchettes, est placé entre les poteries, dans la chambre de cuisson, ce qui est une manière de faire qui semble empruntée directement aux cuissons en aire.

L'alimentation en combustible de la chambre de combustion cesse dès lors que les bûchettes qui avaient été mises entre les



Figure 3. Exemple de cuisson en tas. Atelier d'Anougal, dans le Haut Atlas : précuisson sur un sol non aménagé ; elle est destinée à permettre aux céramiques de résister à la très rapide montée en température qui se produira lors de leur cuisson vive ultérieure, effectuée en aire construite

poteries, dans la chambre de cuisson, se sont enflammées spontanément, par suite de la température atteinte dans cette partie du four. Très rapidement une combustion vive s'y produit, qui s'étend à l'ensemble de la charge, et qui est favorisée par la circulation de l'air dans la chambre de combustion, bien meilleure que dans les cuissons en aire. Aussi la montée en température devient-elle extrêmement rapide, bien plus que dans un four standard, des températures supérieures à 900°C pouvant y être atteintes en moins d'une demi-heure.

Généralement quelques charges de combustible sont déposées en fin de cuisson, au sommet du four, comme cela se fait pour les cuissons vives en aire. L'objectif étant évidemment de parfaire la cuisson des poteries qui sont sur le dessus de la charge, et sont à des températures un peu inférieures aux autres. On voit que ce type de cuisson, qui compte deux phases distinctes, peut être assimilé, pour la première, à une véritable cuisson en four dont il reproduit le petit feu, et pour la seconde à une cuisson vive en aire. Aux basses températures il emprunte aux fours leur contrôle aisé de la combustion, dont on a signalé la difficulté de mise en œuvre dans les cuissons en aire. Aux températures élevées, il bénéficie de la rapidité des cuissons en aire (ce qui se traduit souvent par une réelle économie de combustible). Les caractéristiques mixtes de ces cuissons expliquent qu'on ait été amené à parler à leur propos de cuissons de type intermédiaire⁽¹¹⁾ (entre aires et fours).

Cet exemple montre bien que l'influence des cuissons en fours sur les cuissons en aire peut être fort différente de la simple substitution d'une technique, supposée inférieure, par une autre qui lui serait supérieure, mais qu'elle peut être aussi une adaptation intelligente qui concilie les avantages des deux systèmes.

Observations

Plusieurs remarques s'imposent ici. La première concerne les cartes de répartition des techniques qui sont une des possibilités offertes par l'extension spatiale des recherches ethnographiques sur l'artisanat céramique. Lorsque ces cartes pointent les structures de cuisson utilisées dans telle ou telle région, elles ne peuvent pas se contenter de ne faire figurer que les deux catégories de cuisson habituelles : en aire et en four. Voir rattacher, par exemple, les pseudo-fours du Haut Atlas aux fours servant à la cuisson des céramiques calcaires, dans le Sud marocain, ce qui n'a aucun sens, les procédés et les productions n'ayant pas grand chose en commun. De même qu'on se résigne à demeurer à la surface des choses si

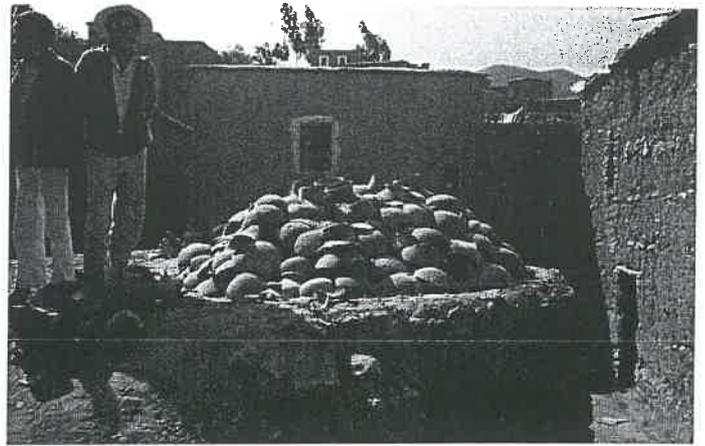


Figure 4. Ateliers de Tafsa, dans le Haut Atlas : « pseudo-four » en cours de refroidissement, dont la charge qui dépasse le couronnement est presque aussi importante que celle qui se trouve au-dessous. Chambre de combustion servant uniquement à entretenir un petit feu, jusqu'à inflammation vive du combustible mêlé aux poteries. Du combustible est ajouté en fin de cuisson, au sommet de la charge. Protection assurée par de gros tessons de poterie. En début de cuisson, on évite soigneusement d'enflammer les bûchettes qui ont été mises entre les poteries, dans la chambre de cuisson. On se contente d'entretenir dans la chambre de combustion un feu doux, qui rappelle le petit feu des cuissons en four ordinaires

on confond les cuissons ménagées en aire du Rif, et les cuissons vives en aire. Aussi est-ce l'occasion de rappeler ce qui a déjà été dit en introduction, sur l'émergence nécessaire d'une volonté de compréhension des structures, des pratiques et des outils, qui commence à prendre le pas sur des habitudes essentiellement descriptives.

Concernant ces outils, on peut signaler que dans le Haut Atlas le tour soulève des questions semblables à celles qui se posent pour les fours, bien qu'on n'y ait pas fait allusion jusqu'ici. Car on a, par commodité de langage, parlé de tournage pour la plupart des ateliers de cette région, alors qu'une observation, même superficielle, montre qu'il s'agit d'autre chose. Certes les tours sont à peu près les mêmes qu'ailleurs, mais ils ne sont pas utilisés de la même façon. Dans le Haut Atlas, le tour ne sert le plus souvent que de tournette à pied. On ne cherche guère à profiter de son énergie cinétique, le faisant d'ailleurs fonctionner alternativement dans un sens et dans l'autre. Ce qui singularise plus nettement encore l'artisanat céramique du Haut Atlas, et illustre bien les pièges que peuvent constituer des apparences semblables, masquant des adaptations autrement intéressantes.

(11) PICON & EL HRAIKI, 2002.

Peut-être n'est-il pas inutile enfin de rappeler qu'on manque dans le Haut Atlas des données archéologiques qui permettraient d'assurer pleinement les interprétations proposées. Quoiqu'on puisse considérer comme fondés la plupart des mécanismes impliqués dans ces interprétations, car ils ne concernent pas uniquement le cadre géographique restreint qui a servi à les présenter. Les observations effectuées dans d'autres régions du Maroc confirment elles-aussi que les phénomènes d'acculturation technique n'ont souvent pas grand chose à voir avec le remplacement d'une technique moins évoluée par une technique qui le serait plus. Ces phénomènes sont d'une autre complexité, l'acculturation apparaissant, au travers de mélanges techniques divers, comme une démarche profondément inventive, ce qui en décuple l'intérêt.

La commercialisation et la diffusion des céramiques

On sait à quel point les travaux ethnographiques ont été riches en enseignements sur les échanges et la commercialisation des céramiques. Et sans doute est-ce dans ce domaine que l'apport de la discipline à l'archéologie est le plus souvent évoqué. En revanche, on sait moins le rôle que les travaux ethnographiques ont joué dans le développement des recherches en laboratoire qui ont pour objet l'élaboration de méthodes permettant la détermination de l'origine des céramiques retrouvées sur les sites de consommation, et, par ce moyen, la mise à disposition de possibilités accrues d'étude des échanges.

Déterminations d'origine

Ces études exigent que l'on dispose d'éléments de comparaison – céramiques et argiles d'origine connue – servant de références, dont on compare les caractéristiques géochimiques et/ou pétrographiques, à celles des céramiques dont on cherche à déterminer l'origine. À partir de là s'est constituée une discipline archéométrique extrêmement performante pour l'étude des échanges aux périodes anciennes, dont il est fait actuellement un large usage (bien que ce soit parfois avec un peu de naïveté, voire d'incohérence, de la part des archéologues et aussi des archéomètres).

S'il vaut mieux pouvoir disposer, pour les déterminations d'origine en laboratoire, de matériaux provenant des ateliers

dont sont issues les céramiques retrouvées sur les sites de consommation, on est souvent obligé d'employer d'autres sortes de références. Parmi ces dernières, les argiles provenant des régions dont on suppose que les céramiques étudiées pourraient être originaires sont d'un usage assez courant, moyennant quelques précautions supplémentaires. La difficulté étant alors l'extrême diversité des argiles d'une région donnée, qui oblige à effectuer un très grand nombre de prélèvements. Or ce nombre peut être considérablement réduit, si on laisse en quelque sorte aux potiers le soin de décider du choix des matériaux de comparaison, en privilégiant les argiles (et les céramiques) des ateliers traditionnels, actuels ou subactuels. Cela ne fonctionne pas toujours, mais fréquemment.

De plus, il ne faut pas oublier que les déterminations d'origine se fondent sur les ressemblances des compositions, géochimiques et/ou pétrographiques, que présentent les céramiques dont on cherche à déterminer l'origine, et les références d'origine connue. Or, on ne peut juger d'une ressemblance qu'en fonction des dissemblances que présentent les autres références. Dans ces conditions, l'ensemble des données fournies par l'étude des ateliers traditionnels est du plus haut intérêt, permettant de surcroît, en éliminant de nombreuses hypothèses d'origine, de gagner beaucoup de temps lors de l'enquête destinée à retrouver les lieux de production des céramiques étudiées.

Références du Tafilalet

Dans le cas du Maroc, le problème qui avait été soumis en premier lieu au Laboratoire de Lyon était celui des céramiques tournées, et pour la plupart glaçurées, retrouvées au cours des fouilles de Tegdaoust (l'ancienne Aoudaghost) en Mauritanie ⁽¹²⁾. Car on pensait que certaines d'entre elles pouvaient être d'origine marocaine. Par la même occasion on souhaitait identifier les trajets caravaniers transsahariens qui reliaient à l'époque médiévale la cité d'Aoudaghost et les pays situés au nord du Sahara.

Parmi les ports caravaniers du sud du Maroc, la cité médiévale de Sijilmassa dans le Tafilalet, fondée au VIII^e siècle, semblait réunir des arguments historiques déterminants pour avoir été un centre particulièrement important du commerce transsaharien, et sans doute aussi, mais cela restait à vérifier, une région productrice de céramiques fines et glaçurées, et l'une des plus anciennes au Maroc. Mais on manquait totalement de

(12) DEVISSE & ROBERT, 1970 à 1985.

références sur les productions médiévales du Tafilalet, qui auraient permis de vérifier leur présence sur le site de Tegdaoust, et d'apprécier leur contribution éventuelle parmi le matériel importé. D'ailleurs des études géomorphologiques avaient accrédité l'idée que la ville médiévale de Sijilmasa était enfouie sous dix à vingt mètres de sédiments. Ce qui laissait bien peu de chance à des prospections, effectuées en surface, de pouvoir réunir un ensemble de céramiques anciennes pouvant servir de références.

Une telle situation semblait devoir orienter les recherches sur l'origine des céramiques importées à Tegdaoust, vers les céramiques traditionnelles du Maroc saharien, seules références apparemment disponibles pour cette région. Ce fut le point de départ des travaux du Laboratoire de céramologie de Lyon sur les ateliers marocains actuels, travaux qui devaient se réorienter et se diversifier profondément, développant des applications variées dont quelques-unes ont été évoquées précédemment. C'est qu'entre temps il était apparu que Sijilmasa n'avait pas connu l'ensevelissement sous les alluvions qu'on lui prêtait, ce qui autorisait les prospections de surface. Celles-ci devaient fournir une première série de références de céramiques anciennes, complétées par le matériel issu des fouilles ouvertes sur le site quelques années plus tard.

Pour l'attribution éventuelle à Sijilmasa de la plupart des céramiques importées sur le site de Tegdaoust, les références anciennes allaient donc supplanter assez rapidement les références actuelles, fournies par les ateliers traditionnels du Tafilalet. En revanche, les céramiques traditionnelles des autres oasis marocaines conservaient un indéniable intérêt. Car elles permettent d'exclure certaines hypothèses de localisation, renforçant ainsi les probabilités d'attribution en faveur du Tafilalet (étant admis que n'importe quelle attribution d'origine repose à la fois sur les ressemblances qui existent entre les céramiques d'origine inconnue et certaines références particulières, et sur les dissemblances que ces mêmes céramiques présentent avec toutes les autres références).

Céramiques de Tegdaoust

Il ne s'agit pas ici des céramiques de fabrication locale, mais uniquement des céramiques importées, dont le panorama, tel qu'il se présente après les identifications effectuées en laboratoire, est le suivant (13). Trois groupes de composition figurent parmi le matériel de Tegdaoust, en dehors d'un certain nombre d'exemplaires, plus ou moins isolés et inclassables, mais minoritaires. Le groupe le plus important, et de loin, est celui des céramiques originaires du Tafilalet,

tandis que le moins bien représenté provient d'Ifriqiya, et plus précisément de la région de Kairouan. Entre les deux se trouve un groupe dont l'origine demeure inconnue. Il serait pourtant fort intéressant de parvenir à l'identifier, car il constitue une part importante des premières céramiques importées sur le site de Tegdaoust. Pour diverses raisons qu'on ne saurait développer ici, on serait tenté d'y voir une production algérienne, peut-être de la région de Sedrata. Mais nulle investigation n'a pu être menée sur place. Au cas où cette hypothèse se révélerait exacte, elle contribuerait à accréditer la date la plus récente proposée pour le début des importations de céramiques à Tegdaoust, laquelle ne saurait, dans ces conditions, être bien antérieure au début du X^e siècle, période qui serait celle de la fondation de Sedrata par des réfugiés de Tahert. Exemple qui montre l'intérêt des déterminations d'origine des céramiques pour l'étude des échanges et pour les datations elles-mêmes (14).

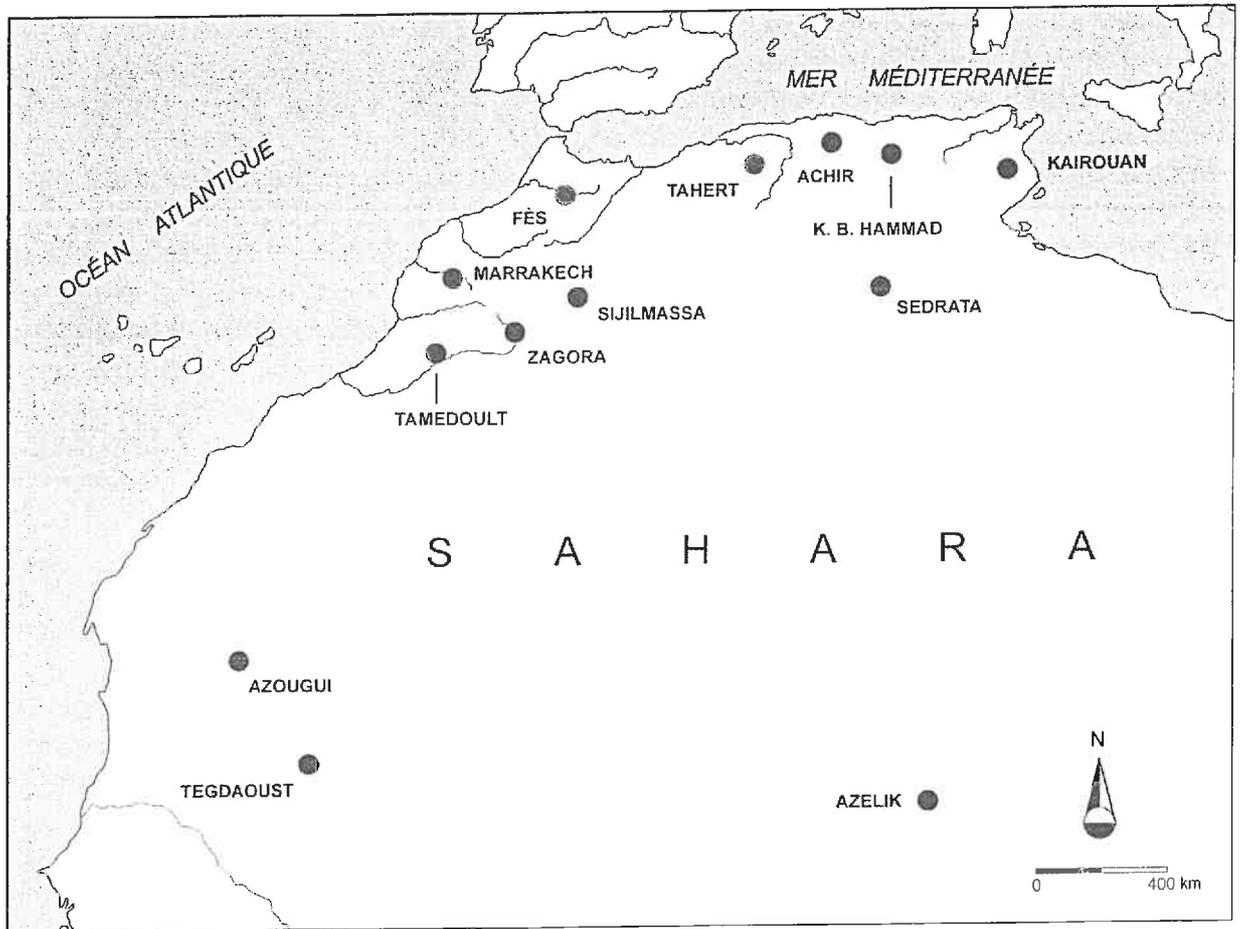
La diffusion des céramiques du Tafilalet semble étroitement liée à certains trajets caravaniers et pas à d'autres, dans la mesure où un panorama des importations, fort différent du précédent, paraît se dessiner à Azougui, au nord-ouest de Tegdaoust, et Azelik-Takadda à l'est. Mais les recherches sur ces sites sont encore peu développées, et risquent de ne pas l'être avant longtemps pour Azelik dont le matériel est de surcroît peu abondant. Notons enfin que les exportations du Tafilalet jalonnent le trajet des caravanes entre Sijilmasa, Zagora et Tamedoult, cette dernière oasis étant sans doute le relais ultime avant la traversée du Sahara (fig. 5).

Une dernière remarque nous permettra de conclure cet exemple en soulignant, comme on l'a déjà fait à propos des enquêtes ethnographiques, l'intérêt qu'il y a d'étudier les échanges dans un cadre géographique suffisamment vaste, et, autant que possible, sur la longue durée. Mais les situations locales ou régionales contrecarrent souvent l'application de ces principes. Ainsi est-ce avec de réelles difficultés, parfois, qu'on est parvenu à réunir le matériel céramique permettant d'éliminer, dans le cas de Tegdaoust, des provenances comme Fès, Marrakech, Tahert, Achir, La Kal'a des Banu Hammad, etc. Ce sont pourtant là des arguments négatifs dont on ne saurait se dispenser, s'agissant de déterminations d'origine, pas plus qu'on ne pouvait négliger l'apport des céramiques traditionnelles de l'ensemble des oasis marocaines, à la résolution de ce même problème. Car il s'agit, dans les deux cas, d'exclure des localisations possibles, et de renforcer de la sorte les probabilités en faveur des solutions retenues.

(13) EL HRAIKI *et alii*, 1986, EL HRAIKI, 1989.

(14) EL HRAIKI *et alii*, 1986.

Figure 5. Carte des principaux sites évoqués dans le texte



L'ethnographie et l'ethnoarchéologie : spécificités

Bien que l'ethnoarchéologie se soit progressivement et partiellement séparée de l'ethnographie traditionnelle, en s'attachant notamment à comprendre les phénomènes plutôt qu'à les décrire, ces disciplines jumelles ont néanmoins conservé certaines préoccupations communes. Elles sont, par exemple, conscientes l'une et l'autre de l'urgence de sauvegarder ce qui peut encore l'être, de la mémoire des pratiques artisanales anciennes. Cela suppose des choix, car l'enregistrement objectif, voire exhaustif des caractéristiques qui a fait tant de ravages en archéologie, n'existe ni pour les céramiques, ni pour les ateliers, malgré tout ce qu'ont écrit les tenants d'une prétendue modernité. Il faut donc en revenir modestement au vieil adage qui veut qu'on ne trouve jamais que ce qu'on cherche. Et, bien qu'il faille toujours demeurer attentif aux suggestions et aux sollicitations qui peuvent se présenter à l'esprit, lors des enquêtes sur le terrain, on ne saurait parvenir à des résultats de quelque importance, sans que soient définies préalablement, et clairement, des orientations préférentielles.

Celles-ci peuvent être variées et concerner plus particulièrement les caractéristiques de la production et de la commercialisation, ou les techniques, ou d'autres aspects encore... De telles orientations ne sont particulières ni à l'ethnographie ni à l'ethnoarchéologie, mais elles y connaissent des développements inégaux. Ce n'est pourtant pas en cela que ces deux disciplines diffèrent profondément, mais plutôt dans la nécessité évidente, pour l'ethnoarchéologie, de pouvoir appliquer les observations faites sur les ateliers traditionnels à d'autres périodes et dans d'autres régions. C'est cette nécessité-là, jointe au caractère inopérant des modèles globaux fournis par l'observation ethnographique habituelle, qui oblige à leur substituer – après l'analyse approfondie des phénomènes observés – des mécanismes élémentaires qui traversent et le temps et l'espace. La spécificité de l'ethnoarchéologie tient pour une large part dans cette quête, et dans les développements méthodologiques qu'elle impose, dont on a vu quelques exemples parmi d'autres. Mais c'est une quête inachevée qui exigera encore, pour la céramique, d'autres recherches sur le terrain et en laboratoire. Ces recherches devant sans doute déboucher à leur tour sur de nouvelles applications, marginales quoique importantes parfois, dont un exemple nous est fourni par les déterminations d'origine. ■